

l'accroître par de riches alliances. Il y a parmi eux un instinct prodigieux pour flairer une héritière. Quelque soit l'obscurité de son nom, la vulgarité de sa famille, que la fortune y soit venue de Dieu ou du diable, peu importe ! Ne donnent-ils pas à leur compagne, en la transportant à Bellecour, un éclatant baptême ? Qui s'informerait d'où elle vient quand elle paraîtra sous la sauvegarde de leur nom ? Aussi de temps à autre entend-on annoncer de ces mariages qui désarçonnent toutes les prévisions. Il se fait de ces fusions de noms sur lesquels la malignité a toute prise.

On conçoit aisément que cette portion de Bellecour, n'ayant ni passion politique, ni croyance religieuse, ne portant pas ce joug de principes et de conscience qui pèse sur tous les momens de la vie, la règle, la divise et symétrise les devoirs comme les plaisirs, recherche avec avidité tout ce qui peut remplir son oisiveté ; aussi un roman nouveau de Sand ou de Balzac est-il dévoré en quelques heures ? Finalement le plus pressé, le travail de chaque minute, c'est de donner quelque saveur à la vie. On court à une pièce nouvelle, à un concert, à tout ce qui est autre chose que ce qu'on a déjà fait. On s'occupe d'art par passe-temps, par vanité ; on achète des tableaux, des instrumens ; on fait de la musique ; on ne manque pas un bal, depuis le *bas-tringue* du Grand-Théâtre jusqu'au bal le plus hupé. On veut tenir à tout ; à force de mouvement peut-être échappera-t-on au vide de soi-même.

Vous voyez par là que nous touchons de bien près à la bourgeoisie. L'ennui est effectivement le point d'affinité entre la noblesse mondaine de Bellecour et la roture oisive du haut commerce ou de la propriété, et nous servira de transition pour arriver de l'une à l'autre. Ce sera l'objet d'un second article.

Lyon, le 18 avril 1833.

TH. DE S.